

Propos

l'invité de Pagina



par Julien Gars.

Les ombres du levant : entretien avec Olivier Delorme

Olivier Delorme, aujourd'hui professeur d'histoire, publie son premier roman. *Les ombres du levant* raconte les mémoires d'Alexandre Granier d'Hautefort, diplomate français qui a vu le siècle. A la fin de sa vie, retiré sur une île grecque, le héros se raconte dans un journal dont la chronologie se plie au seul rythme de ses émotions. Dans son appartement au sommet d'une tour parisienne, l'auteur a reçu Julien Gars. Interview.



Olivier Delorme
Photo Louis Monier

Julien Gars : Quel cheminement vous a conduit à écrire un livre ?

Olivier Delorme : J'ai toujours pensé que j'écrirais un jour, mais je n'aurais jamais imaginé faire un roman. Je croyais que ce serait par rapport à la matière historique. J'ai eu l'idée de faire un roman lors d'un colloque pour le 100e anniversaire de De Gaulle. Ça a mûri pendant six mois environ. Les personnages se sont mis en place. J'ai ensuite transposé des choses personnelles dans un temps et un lieu qui ne sont pas les miens. En l'occurrence dans la zone méditerranéenne pendant la Seconde Guerre Mondiale. J'ai toujours eu cette passion pour le Moyen-Orient et la Grèce en particulier. J'ai rencontré là-bas des gens marquants, des ambiances inoubliables, des paysages magnifiques...

J.G. : Combien de temps avez-vous mis pour écrire "Les ombres du levant" ?

O.D. : J'ai commencé en janvier 1990. A ce moment-là, je ne pouvais écrire que très épisodiquement en raison de mon métier d'éditeur. Il m'a fallu environ un an et demi pour terminer le premier jet. Le Seuil et Critérion ont tout de suite été intéressés, mais il fallait retravailler le manuscrit, alors beaucoup trop long (800 pages). Il fallait également donner la préférence aux personnages et à l'intrigue plutôt qu'à la période historique. Finalement, j'ai mis deux ans et demi supplémentaires pour en arriver au manuscrit final.

J.G. : Pourquoi avoir choisi ces thèmes ?

O.D. : Je voulais faire partager un amour. Montrer qu'il existe des engagements essentiels. Parler aussi de la France Libre, de Vichy, de l'homosexualité...



J.G. : Est-ce qu'il vous a été difficile de vous faire éditer ?

O.D. : Oui et non. Comme je vous l'ai dit, l'intérêt des éditeurs était immédiat, même s'ils trouvaient que c'était ambitieux pour un premier roman. Cela a été assez long en raison de la réécriture sur le premier manuscrit. Long, mais pas difficile...

J.G. : Depuis la publication, votre vie a-t-elle changé ?

O.D. : Complètement ! Écrire est devenu la chose la plus importante dans ma vie. Désormais, je fais mes choix en fonction de ça. Par exemple, j'ai abandonné un travail qui ne me laissait pas assez de temps pour écrire. C'est un changement de priorité, où écrire est devenu essentiel. Je ne sors plus les week-end. Je n'ai pas changé parce que j'allais être publié, mais à partir au moment où j'ai été certain de terminer le roman. Enfin, maintenant, je prends constamment des notes : plus rien ne me paraît anodin. Il s'est créé une sorte de rapport dialectique entre ce qui est vécu et ce qui est écrit.

"Je crois sincèrement que la littérature doit servir à quelque chose, à véhiculer des valeurs, à donner un sens au monde."

J.G. : Qu'espérez-vous de votre publication ?

O.D. : J'espère tout (rires...) ! Trouver un public et que les gens accrochent. En fait, je ne me sens pas en accord avec ce qui a été fait ces vingt dernières années en littérature. Je n'aime pas les histoires trop individualistes, trop nombrilistes. Je crois sincèrement que la littérature doit servir à quelque chose, à véhiculer des valeurs, à donner un sens au monde.

J.G. : Avez-vous déjà un second projet de livre ?

O.D. : Oui. J'ai commencé un second livre dès le moment où j'ai terminé le premier. Il y a une centaine de pages d'écrites. J'en avais besoin : je ressentais cette angoisse de n'être l'auteur que d'un seul roman.

J.G. : Que conseilleriez-vous à ceux qui veulent écrire un livre ?

O.D. : De vivre (rires...) ! A partir du moment où des choses fortes sont vécues, je crois qu'on peut écrire, que l'on a des choses à dire, à faire remonter pour y mettre un terme. Cela devient une nécessité.